

Mouvements de la ruine

Guerre et guerre de László Krasznahorkai. Traduit du hongrois par Joëlle Dufeully, Éditions Cambourakis, 282 p.

Martin Hervé

Numéro 248, printemps 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71592ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Hervé, M. (2014). Compte rendu de [Mouvements de la ruine / *Guerre et guerre* de László Krasznahorkai. Traduit du hongrois par Joëlle Dufeully, Éditions Cambourakis, 282 p.] *Spirale*, (248), 79–80.

Mouvements de la ruine

PAR MARTIN HERVÉ

GUERRE ET GUERRE

de László Krasznahorkai

Traduit du hongrois par Joëlle Dufeilly

Éditions Cambourakis, 282 p.

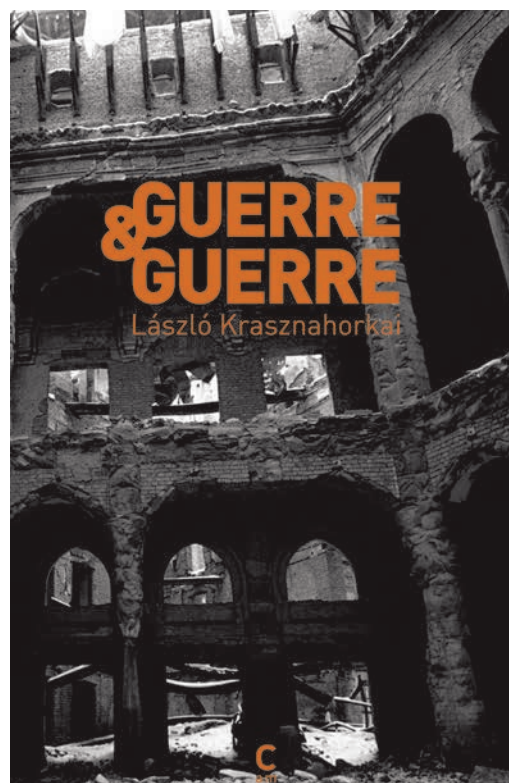
Comme le déclarait László Krasznahorkai au *Matricule des anges* en 2011, tous ses livres « sont le début absolu d'un monde qui résonne au-delà de sa propre fin ». Une naissance textuelle, dont les premiers vagissements annoncent la perte. « *Maître hongrois de l'apocalypse* » : ainsi fut-il qualifié par Susan Sontag. Adoubé également par W. G. Sebald, László Krasznahorkai a publié au cours des dernières décennies plusieurs œuvres essentielles, toutes marquées du sceau d'un même humour triste et d'une esthétique crépusculaire fascinante. Chantre d'un monde « terrifiant et ridicule », il s'évertue à le remettre en scène, inlassablement, dans *Tango de Satan*, *La mélancolie de la résistance* (traduits aux éditions Gallimard) ou *Thésée universel* (paru chez Vagabonde), sans oublier les films de Béla Tarr qu'il scénarise. *Guerre et guerre*, enfin mis à la disposition du lecteur francophone grâce à l'entreprise salutaire des Éditions Cambourakis, se présente comme une invitation à emboîter le pas au « maître », dans une sidérante chorégraphie de l'écroulement.

LE VIDE À REBOURS

Une pierre chute dans la machinerie du quotidien et enrayer son mécanisme rassurant, les rouages de l'habitude et de l'immobilité s'emballent et se dérèglent. Pour Korim, historien effacé d'un centre d'archives à 200 km de Budapest, la pierre par laquelle son existence bascule a la densité du papier : un manuscrit, déniché au cours de ses heures de travail. À la lecture de ce texte anonyme, il découvre une histoire démesurée et incompréhensible à tous les égards, mais

dont la beauté réside dans l'énigme que posent ses phrases folles. Korim est accablé d'une immense tristesse, si bien qu'il croit sa tête sur le point de se séparer de son corps. Dévasté par le sentiment de la vacuité du monde, sa vie monotone prend un nouveau tour avec cet événement inattendu. Il décide de tout plaquer, de vendre ses biens et de quitter son travail pour se rendre à New York, le « centre du monde » moderne, afin de porter à la connaissance de ses contemporains et des générations futures le message obscur lové entre ces pages. Ce sera sa grande œuvre, l'unique sursaut d'une destinée plongée dans le formol, avant de sombrer définitivement dans une mort qu'il a déjà programmée. Il se fait ainsi l'adjuvant d'Hermès, ce qui signifie de

« perdre ses repères, ses attaches, ses liens, une libération au sens le plus terrible du terme ». Pour célébrer le mystère du dieu messager, pas de couteau, de pourpre ou de tiare : seulement sa langue débridée, une logorrhée ininterrompue passant de bouche en bouche. L'archiviste s'improvise prophète, démultiplie sa parole en faisant de ses interlocuteurs imprévus les caisses de résonance de celle-ci. Dans chaque chapitre, à travers chaque paragraphe, les mots de Korim sont rapportés par les personnes qu'il rencontre au gré de ses pérégrinations et qu'il plonge



dans l'embarras, l'ennui ou l'indifférence. Pourtant, mus sans doute par la même urgence indicible, ils colportent à leur tour son message, l'exhibant sous les yeux du lecteur et dessinant ainsi un réseau langagier infini, un possible îlot de résistance. Pour l'archiviste qui avait jusqu'alors fait de l'immobilisme un sacerdoce, l'aventure est parsemée d'embûches. Et d'épiphanies, d'éclats de reconnaissance entre des solitaires résignés à supporter la douleur d'être ballotés par le hasard, comme l'hôtesse de l'air qu'il croise avant de partir pour les États-Unis.

TROUVER UN REFUGE

Arrivé au but de son voyage, il est hébergé par un compatriote hongrois, interprète avide d'argent et méprisable, et sa femme portoricaine, autre âme cassée et plongée dans le mutisme — seule personne, sans doute, avec laquelle il esquisse, au fil des semaines passées ensemble dans l'appartement, un dia-

jours et la routine qu'il avait fini par reproduire dans son exil. Son ultime périple aboutit en Suisse, aux abords d'un musée de la ville de Schaffhausen où sont présentées des sculptures de l'artiste Mario Merz. Au gigantisme new-yorkais, à l'hypertrophie de ses édifices tutoyant le ciel comme une forêt de Tours de Babel, Korim préfère le silence et la modestie des igloos composites du sculp-

regagne un trône stable pour l'éternité. Dans la même veine, les êtres spirituels que protège Korim réclament au monde la concorde bienheureuse, l'invariabilité du temps de la prospérité, alors que chaque création est nourrie par un incessant mouvement de construction et de destruction. Pour ces conservateurs par nature, aucune issue ne semble être possible. Malgré tout, leur patient et isolé apôtre, Korim, tente, à sa façon, de les sauver. Lointain parent du fonctionnaire désabusé du roman *Tous les noms* de José Saramago, l'archiviste de Krasznahorkai manifeste également une certaine filiation avec le Bartleby d'Herman Melville ; un Bartleby qui, à force de se refuser au monde et à sa course, de leur dire non en secouant la tête, a fini par fragiliser celle-ci jusqu'au point de rupture. À Melville, justement, l'auteur reconnaît son tribut, ainsi qu'à Franz Kafka avec qui il partage le goût de l'étrange, de l'absurde et de la mélancolie. *Guerre et guerre* : la scène où l'humanité se trouve en proie à sa propre fin — mais est-ce la dernière, la fin de toutes les fins, avant la tombée du rideau ? —, saturée par une folie ordinaire et une démesure que l'écriture en abîme de Krasznahorkai restitue avec une terrible virtuosité. Son texte traverse le ciel tel un bloc de nuit incandescent, fragment pulvérisé par l'avancée inexorable de l'Histoire. Témoignage de la sauvagerie des hommes, de leur manie de détruire ce qu'ils ont érigé, de frapper ceux qu'ils ont aimés, il laisse toutefois transparaître que la violence est, en un certain sens, le ferment de toute civilisation, l'une des voies obscures par laquelle l'individu poursuit sa route, la hache et le mortier à la main. Immobiliser l'homme, n'est-ce pas le condamner ? Bâtitteur ou destructeur, s'il cherche dans ses actes et ses paroles l'affranchissement plutôt que les chaînes, alors « *son insoumission sensible imagine les plus folles évasions* » (Annie Le Brun, *Si rien avait une forme, ce serait cela*, Gallimard, 2010). Le texte ne tranche pas sur la question : clairvoyance ou barbarie, constance ou remous, aurore ou couchant, ne demeurent et n'importent au final que la beauté d'une vision et la précieuse rareté d'une phrase promises à la disparition, que l'on admire comme les protagonistes du manuscrit s'émerveillent du paysage de la côte crétoise, Paradis éternellement réenchanté et mis en échec dès lors que l'homme y pose le pied. ┘

Témoignage de la sauvagerie des hommes, de leur manie de détruire ce qu'ils ont érigé, de frapper ceux qu'ils ont aimés, il laisse toutefois transparaître que la violence est, en un certain sens, le ferment de toute civilisation...

logue, même silencieux. L'ancien archiviste retranscrit sur ordinateur l'impénétrable manuscrit, persuadé qu'Internet en garantira l'immortalité. Sur la mer du Web, on sait pourtant que les bouteilles lancées avec désespoir finissent plus souvent englouties par les flots que révélées sur les plages de la connaissance. Contre toute raison, Korim s'acharne à donner la plus grande visibilité possible à l'histoire délirante et hétérochronique consignée entre ces lignes : un quatuor de figures angéliques y traverse les époques et les contrées, du mur d'Hadrien à la cathédrale de Cologne, de la Venise du xv^e siècle à la Rome antique, en quête d'un refuge. Spectateurs enthousiastes de l'apogée de différentes civilisations, les quatre hommes rencontrent invariablement sur leur chemin la face inquiétante d'une ombre noire, signe avant-coureur du changement et de la ruine. Chaque nation ou cité, chaque Éden qu'ils pensent avoir trouvé, se fissure sous leurs yeux emplis de tristesse. Encore une fois, le manège repart, la course-poursuite recommence à travers les âges et les royaumes. L'archiviste, ému par le sort de ces survivants de l'Histoire, a décidé de reporter son suicide afin de leur trouver un lieu à l'abri de la violence du monde. Hélas, son projet s'apparente à un échec puisque, à l'issue de la rédaction et de la mise en ligne du manuscrit, les rescapés du chaos taraudent encore et toujours leur chef branlant. Il reprend donc la route, brisant la circularité des

teur italien, car « *ce qui est trop grand est trop grand pour nous* ». Loin du virtuel, de la sarabande des images et du bouillonnement incontrôlable de l'information, il trouve donc un véritable refuge, d'aluminium et de verre, à ses hôtes fictionnels. Tandis que son visage « *de chauve-souris* » s'étiole dans les dernières lignes du texte, le récit prend d'assaut le réel par l'entremise de son créateur : en 1999, année de la parution du livre en Hongrie, une plaque commémorative de l'existence de l'archiviste Korim est apposée sur un mur du musée de Schaffhausen. *Guerre et guerre* fait donc entendre son appel obsédant par-delà la tranchée de séparation entre le réel et l'imaginaire, interpellant le lecteur *in extremis* tandis que l'effondrement achève son œuvre dans le roman.

QU'ELLE EST BELLE, LA FIN

Célestes, les quatre personnages du manuscrit le sont, à la manière des anges de la pièce de théâtre de l'écrivain américain Tony Kushner, *Angels in America*, adaptée en minisérie par Mike Nichols. Ils ont en commun leur lignage, celui de l'essence immuable, et un dégoût atavique pour le désordre et l'impermanence. À leur involontaire prophète, un trentenaire new-yorkais atteint du sida, les séraphins et les principautés de Tony Kushner demandent de s'arrêter, de stopper la marche, l'irrépressible poussée en avant de l'humanité, afin que Dieu